

LES TRADITIONS OPPRIMENT LES FEMMES !



ÉDITIONS

CNT AIT

TRAVAILLEUSE, CHOMEUSE, ETUDIANTE

Tu es décidé à te battre pour améliorer tes conditions de vie,
Tu veux t'organiser sans te laisser récupérer par des politiciens,
Tu es solidaire de ceux qui, comme toi :

- refusent de baisser les bras devant le patron,
- refusent de se résigner face à un système économique cruel et absurde,
- refusent de se laisser tromper par des professionnels de la politique, des syndicats et des associations,

Tu as l'espoir de construire un monde plus juste, où les richesses soient réparties suivant les besoins, dans un monde sans guerre ni frontière.

S'UNIR POUR VAINCRE

La C.N.T. – A.I.T. rassemble les femmes et les hommes qui luttent à la base contre l'exploitation, la misère et les mensonges des politiciens.

La C.N.T. – A.I.T. fédère (unit) au plan national des personnes regroupées selon les principes anarcho-syndicalistes pour lutter dans les entreprises, les quartiers, les lieux d'apprentissage.

La C.N.T. – A.I.T. ne se présente à aucune élection (ni politique ni syndicale), ne demande pas de subventions. Elle est totalement indépendante des pouvoirs.

La C.N.T. – A.I.T. est une organisation de combat sur le terrain économique et social.

ASSEZ FORTS POUR ÊTRE INDÉPENDANTS ASSEZ INDÉPENDANTS POUR ÊTRE UNIS

Tout individu, tout groupe qui a pour but de lutter contre le capitalisme et son complice l'État doit savoir que sa force réside d'abord en lui-même. Face à la puissance des patrons et des politiciens, l'indépendance n'est rien sans l'union et la solidarité. C'est pourquoi chacun a son mot à dire. La diversité, l'indépendance, la solidarité, la volonté, l'intercorporatisme, font partie des valeurs de base de l'anarcho-syndicalisme à partir desquels nous luttons pour un autre futur.

NOTRE PATRIE, C'EST LE MONDE !

La C.N.T. est une organisation anarcho-syndicaliste. Elle fédère donc sur le plan national des syndicats locaux regroupés en Unions régionales. Mais l'exploitation dépasse le cadre des frontières. C'est pourquoi la C.N.T. est elle-même adhérente au sein de l'A.I.T. (Association Internationale des Travailleurs) avec les organisations anarcho-syndicalistes qui mènent la même lutte dans des pays aussi différents que l'Espagne, la Colombie, Le Chili, le Bangladesh , le Pakistan , les États Unis, l'Australie ou le Brésil ...

C'est tous ensemble, salariés et chômeurs, retraités et étudiants, public et privé, précaires et titulaires, que nous devons lutter.

CNT – AIT contact@cnt-ait.info <http://cnt-ait.info>

LES TRADITIONS OPPRIMENT LES FEMMES

Table des matières

Les traditions oppriment les femmes !.....	1
Bakounine contre la tradition.....	6
Fatou Sow : féminisme et tradition en Afrique.....	7
Voile : ni obligation religieuse, ni interdiction étatique, Ni Dieu ni Maître !....	9
Le voile, un instrument de domination masculine et d'exclusion des femmes (Tahar HADDAD).....	15
Tahar HADDAD, pionnier du syndicalisme Tunisien et féministe sacrilège...18	
Tradition (Encyclopédie Anarchiste, 1934).....	21
Patriarcat et tradition.....	25
De la grève des ventres au MLF, la lutte contre le rôle traditionnel assigné à la femme.....	27

**MON MARI AIMERAIT PASSER
SES VACANCES DANS UN ENDROIT
OU IL N'EST JAMAIS ALLÉ AVANT !**

**JE LUI AI REPONDU :
LA CUISINE,
ÇA TE DIT ?**

**MANIFESTATION POUR UN RAPPORT
EGALITAIRE ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES**

MERCREDI 8 MARS - 18H - GRAND PLACE LILLE

Collectif des Sans

LES TRADITIONS OPPRIMENT LES FEMMES !

Paru dans Anarchosyndicalisme !, n°113, été 2009

Une société qui se base sur l'exploitation de l'humain a besoin d'un ordre sexuel rigoureux. Réaction, statu quo, évolution, révolution,... la condition des femmes dans une société est un élément fondamental de l'analyse du contexte politique ; et cette condition est inséparable du poids qui est donné dans la collectivité aux traditions et religions.

Cette évidence est souvent « oubliée » actuellement. En effet, même dans les milieux qui se pensent progressistes, même dans le milieu libertaire, qui pourtant s'affiche féministe et anti-patriarcal, les conservatismes les plus lourds ont gangrené le discours et la pensée¹. Certes, ils l'ont fait habilement. Ils ne s'expriment plus selon la vieille rhétorique, « Travail, famille, patrie ». Ils se camouflent derrière de nouveaux oripeaux et prennent les déguisements du « régionalisme », de la défense « des peuples originels » de celle de la notion de « coutumes » quand ce n'est pas le « respect » de « certaines traditions religieuses »...

Les femmes girafes, d'objets sexuels à objets touristiques... exploitation toujours



En Birmanie, comme il y a beaucoup de tigres, la légende raconte que les hommes protégeaient les poignets, les mollets et le cou de leur femme qui allaient chercher l'eau, avec des anneaux de cuivre. Le fait d'entourer le cou était aussi une façon de punir les femmes en cas d'adultère. Une fois les anneaux retirés, celles-ci avaient les cervicales fragiles comme du

cristal et devaient dormir sur un oreiller en bois. Les femmes aux longs cous sont toujours en train de nettoyer leurs anneaux car avec la forte humidité de la forêt, le cuivre s'oxyde et peut provoquer des démangeaisons. »

¹ Ces « idées » ne sont pas arrivées toutes seules mais ont été produites sciemment pour pénétrer l'adversaire que nous sommes par des officines US (cf. les écrits de Jordi Vidal)

Un détour par l'histoire nous aidera à en comprendre les enjeux. Celle de la Révolution russe est de ce point de vue particulièrement éclairant. Dans « La révolution inconnue », ouvrage du plus grand intérêt, Voline nous montre comment, lors de la révolution russe de 1917, plus de trois siècles d'oppression ont pu être brusquement balayés par la rupture avec l'idéologie du pouvoir et par la désacralisation du tsar.

Le point de départ idéologique du régime tsariste peut être situé sous le règne d'Ivan IV le Terrible. C'est lui qui introduisit la notion capitale, celle qui fonde l'absolutisme, la notion « de droit divin ». Pour cela ; Ivan IV prit appui sur la religion orthodoxe et son clergé. A partir de cette période, le Tsar, l'empereur de toutes les Russies prit dans les esprits un caractère sacré et devint le dépositaire de la parole divine... La révolution de février 1917 marquera de façon grandiose le point final de cette croyance. Entre les deux dates extrêmes, les mentalités, sous la domination des dogmes de l'église orthodoxe – pilier du pouvoir autocratique – évoluent d'abord que lentement ; puis, à partir de 1825 tout s'accélère.

Un marqueur de cette évolution historique est la condition féminine. A la fin du XVIe siècle, que ce soit dans les plus hautes sphères de la société ou bien chez les cosaques, la femme est soumise à une domination sans borne. La religion, qui est le pilier du régime, fait de la femme quelque chose comme un démon ; ou pour le dire tout simplement, un être impur. Ce délire anti-féminin est tel que des masses d'hommes se châtrent volontairement afin de se préserver de toute tentation sexuelle et vivent en communautés composées uniquement d'eunuques.

La conséquence de cette idéologie est que la femme ne peut être

ANARCHOSYNDICALISME

2 EUROS // N°113 // ETE 2009 // ISSN 1240-0009 // CCPAP 0911 G 89086

LES TRADITIONS OPPRIMENT LES FEMMES



ACTUALITE SOCIALE :

NETTOYAGE ETHNIQUE EN PLEIN COEUR DE PARIS.
SERVICE PUBLIC : ATTAKUES, LUTTES ET PSEUDO-LUTTES.

APRES LES ELECTIONS

EUROPE : LES ABSTENTIONNISTES REMPORTENT LE SCRUTIN. ABSTENTION (F)UTILE ET ABSTENTION DE RAISON. MAIS : COUP D'ESTAT ELECTORAL. DE L'IND A LA GRÈCE : POUVOIR ASSABIN.

ECONOMIE & SOCIETE :

TOUT VA TRES BIEN... MAGANE LA MARQUISE. BOYCOTTÉ LES ARTISTES MAGOPHILES. 10 MINUTES POUR CROAQUIER 876 MILLIONS. STOP À LA VIOLENCE POLYDÈRE. LES TRADITIONS OPPRIMENT LES FEMMES. C'EST QUOI, UN PEUPLE ORIGINAL ?

ET AUSSI :

VIS HONNIBLES COURSEURS. CHESTERTONMENT NOÏRE. ESPAGNE 36 OU ESPAGNE 35?

qu'enfermée ou esclave. Dans l'aristocratie russe, elle vit recluse dans des pièces prévues à cet effet. Partout ailleurs, elle est exploitée comme un animal. Les préjugés de l'idéologie dominante impliquent que la femme n'a pas statut humain. Il faut remarquer que nous retrouvons – y compris dans les révoltes paysannes et cosaques – cette absence de reconnaissance qui est corrélée à l'enracinement de la légende de l'origine divine du tsar.

Quand elles se révoltent, les masses ne sont alors nullement révolutionnaires : il n'y a sur le fond aucune rupture avec la tradition. Ce paradoxe est bien notable chez les cosaques. Eux qui se définissent comme des « hommes libres » sont à la pointe de nombreuses rébellions. Ils ont recours à des sortes « d'assemblées générales ». Mais ces assemblées de cosaques sont composées uniquement d'hommes et les décisions prises envers les femmes y sont simplement odieuses. Telle femme soupçonnée d'adultère est traînée par les cheveux au centre de l'assemblée par l'époux qui se sent bafoué, et si aucun homme ne veut d'elle et ne prend sa défense, elle est cousue vivante dans un sac et jetée dans la Volga. C'est aussi dans la Volga que Stenka Razine autre chef de révoltés se débarrassera de sa concubine aux fins de conserver le respect des troupes et de rester leur Ataman, leur chef.

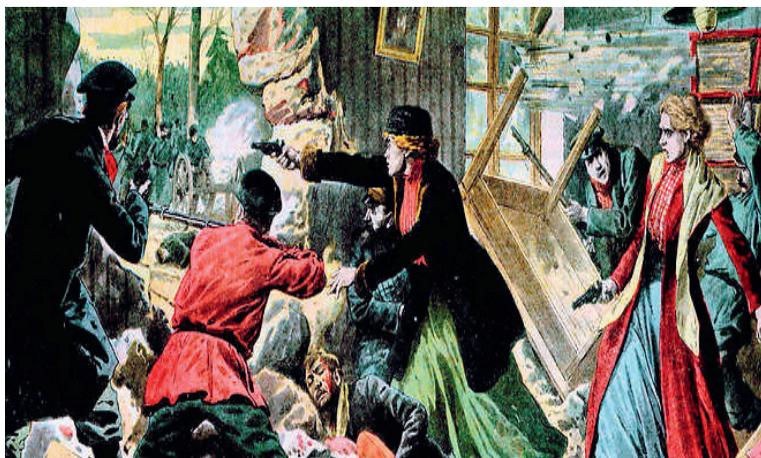
Les premiers craquements notables de cet état de fait se produisent au sommet de l'édifice du pouvoir, en particulier lors de la lutte de la princesse Sophie pour la conquête du trône contre son frère, le futur Pierre le Grand. Sophie terminera sa vie dans un couvent mais cette lutte aura ouvert la voie à une série de tsarines dont la plus célèbre, Catherine, sera au XVIIIe siècle à l'origine de la création de l'institut Smolny pour l'éducation de jeunes filles nobles. Mais tout va s'accélérer au milieu du XIXe siècle, parallèlement à la pénétration des idées révolutionnaires dans le pays. On doit alors au mouvement nihiliste l'apparition d'une position de rupture idéologique globale qui va consister en un rejet total de la culture ancestrale. Ce mouvement au départ purement intellectuel n'admettait strictement rien de l'héritage du passé (« nihil » = rien). Il sera à l'origine de quelque chose de radicalement nouveau : les individus des deux sexes vont mener sur un pied d'égalité la lutte pour l'émancipation.

Dès lors dans les groupes révolutionnaires qui vont passer à l'action contre le régime – les populistes d'abord puis les socialistes et anarchistes ensuite – on

verra des femmes qui prendront leur part dans le combat terrible qui sera mené contre le despotisme L'une d'entre elles, Sofia Perovskaïa, participera à l'attentat de 1881 qui mettra fin à la vie du tsar Alexandre II. Elle sera exécutée avec quatre de ses camarades.

Cette égalité politique homme-femme, qui se réalise concrètement grâce à cette négation des traditions, est un fait crucial. Elle contient en elle la destruction du vieux monde tsariste qui dès ce moment est condamné et ne mettra pas quarante ans à s'écrouler. Car cette égalité des sexes, issue d'un travail idéologique de rupture, est un élément qui mesure la pénétration de la culture révolutionnaire. Cette culture a traversé toute la mosaïque des populations qui habitent l'immense territoire russe et dans les groupes révolutionnaires, les hommes et les femmes mais aussi les croyants et les athées, ont rejeté leurs différences culturelles, ont rejeté la division imposée par le pouvoir : ces faits préfiguraient l'unité réelle de la population ouvrière et paysanne qui sera une condition de son passage à l'action directe et massive dès 1905 et ce jusqu'à la chute de la tyrannie tsariste en Février 1917.

Dans les moments historiques de lutte contre la domination, comme en Russie à partir de 1880, se détachent des figures de femmes anonymes ou célèbres, telles Maria Spiridonova, leader du parti socialiste révolutionnaire russe, qui ne sont que la face visible d'une profonde prise de conscience. A contrario leur défaut d'implication ou leur marginalisation de la lutte sociale est un indicateur du conservatisme ambiant ou des progrès de la réaction.

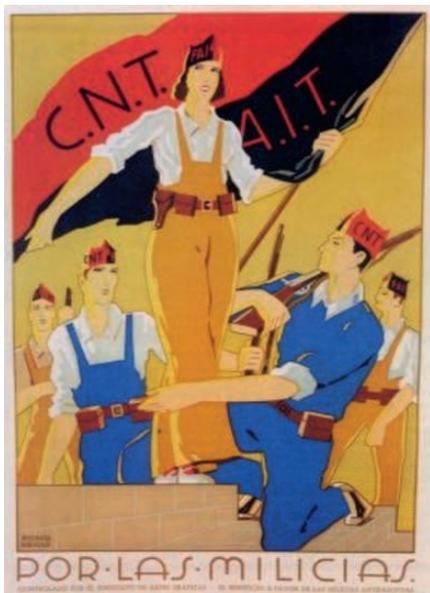


*Terroristes
anarchistes et
policiers russes,
Le Petit Journal, 10
Janvier 1909*

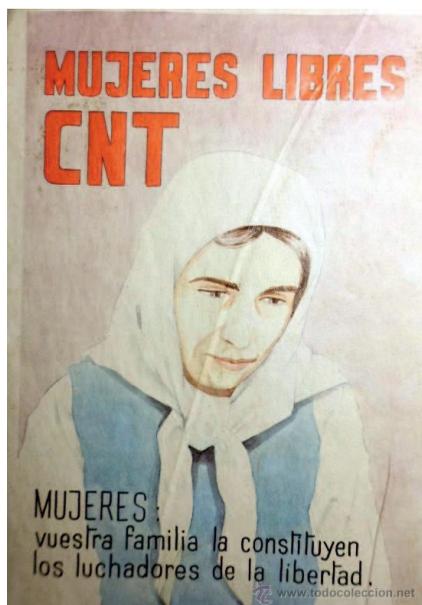
On retrouve exactement les mêmes symptômes dans l'Espagne révolutionnaire de 1936, avec l'apparition dans les combats de femmes du peuple libres et armées. Ce n'est pas un hasard si la campagne réactionnaire pour la militarisation des colonnes anarchistes et révolutionnaires débuta par une attaque en règle des miliciennes qui y combattaient. Cette propagande touchait un point sensible des « cultures ibériques originelles », un point qui n'avait pas encore été suffisamment anéanti, celui de la place de la femme dans la société. Ainsi dans la presse de la bourgeoisie communiste ou socialiste on commença à traiter ces miliciennes de prostituées et de syphilitiques. Puis après un recentrage de l'organe de la CNT catalane *Solidaridad Obrera* on put lire des insinuations identiques en faveur du retour à l'ordre sexuel. Quand, dans *Mujeres libres*, organe des femmes anarchosyndicalistes jaillira le mot d'ordre explicite « *Los hombre al frente, las mujeres al trabajo* » (“Les hommes au front, les femmes au travail”) et qu'après quoi la dernière milicienne déposa son fusil pour rentrer à la maison cela en était aussi fini de la révolution espagnole.

La conclusion est simple : pas de liberté des femmes sans rejet des traditions oppressives !

Nanard



Avant ...



Après ...

BAKOUNINE CONTRE LA TRADITION

« Ecrasé par son travail quotidien, privé de loisir, de commerce intellectuel, de lecture, enfin de presque tous les moyens et d'une partie des stimulants qui développent la réflexion des hommes, le peuple accepte le plus souvent sans critique et en bloc les traditions religieuses qui, l'enveloppant dès le plus jeune âge dans toutes les circonstances de sa vie, et artificiellement entretenues en son sein par une foule d'empoisonneurs officiels de toute espèce, prêtres et laïques, se transforment chez lui en une sorte d'habitude mentale et morale, trop souvent plus puissante même que son bon sens naturel. »

(in *Dieu et l'Etat*)

« On pourrait définir le patriotisme naturel ainsi : c'est un attachement instinctif, machinal et complètement dénué de critique pour des habitudes d'existence collectivement prises et héréditaires ou traditionnelles, et une hostilité tout aussi instinctive et machinale contre toute autre manière de vivre. C'est l'amour des siens et du sien et la haine de tout ce qui porte un caractère étranger. Le patriotisme, c'est donc un égoïsme collectif d'un côté et la guerre de l'autre. »

(in *Le patriotisme physiologique ou naturel*, 1869)



Khäzir mîndä äzad! (Maintenant moi aussi je suis libre), Tatar, URSS, 1918 : une jeune fille se libère en foulant son voile, au grand désespoir de sa mère qui l'implore. Les jeunes garçons communistes l'invitent à les rejoindre à l'Université alors que le Mollah lui montre la mosquée

FATOU SOW : FÉMINISME ET TRADITION EN AFRIQUE

« On entend souvent dire en Afrique que le féminisme est une importation occidentale et ne vient pas de nos traditions africaines. Mais je n'en veux pas de ces valeurs traditionnelles si elles me réduisent à ma fonction utérine ! »



Fatou SOW, est une sociologue sénégalaise, pionnière du féminisme en Afrique. Elle est relativement critique vis-à-vis du féminisme « décolonial », apparu il y a peu dans le paysage français. *« Ce féminisme là nous a seulement permis de nous poser comme femmes racisées – terme que je déteste ! Or, en Afrique, moi, je ne relève pas d'une minorité visible. L'afroféminisme ou le "black feminism" ne sont valables que pour l'Occident, pas pour l'Afrique. En fait, ce discours féministe décolonial actuel a du pouvoir parce qu'il vient d'Occident. On l'écoute davantage qu'on ne prête attention à ce que disent et pensent les féministes africaines. »*

Autre point de désaccord : la question du voile. Alors que la militante Rokhaya Diallo défend la possibilité d'un féminisme voilé, Fatou Sow, musulmane et coordinatrice du réseau « Femmes sous lois musulmanes pour l'Afrique de l'Ouest », ne mâche pas ses mots. *« Il n'y a pas de choix à porter le voile. C'est faux ! Le voile, c'est l'enfermement des femmes. Certaines féministes décoloniales en France en font aujourd'hui un symbole de résistance et de résilience des femmes, mais, en Egypte, dans les années 1920-1930, les femmes qui luttèrent pour leur autonomie se sont battues contre le voile. La question est de savoir si j'ai besoin d'une identité musulmane et, si tant est que je la prenne, est-ce que c'est le voile qui va faire mon identité musulmane ? »*

Pour Mamadou Diouf, directeur de l'Institut d'études africaines de l'université Columbia, à New York, qui lui reconnaît *« le courage de dire ce que beaucoup n'osent aborder »*, *« Fatou Sow n'a pas peur de partir à l'assaut des citadelles religieuses et des citadelles patriarcales fondées sur les traditions africaines. »*

La sociologue constate, en effet, que les Africaines doivent faire face à différents fondamentalismes religieux (islamique ou chrétiens, notamment catholique et protestant) mais aussi culturels, qui entendent gérer et les corps et les âmes des

femmes. *«La manière de pratiquer l'islam en Afrique a changé. On assiste à une réarabisation de l'islam et à une réreligionisation, si je puis m'exprimer ainsi, de la culture sous l'influence des monarchies arabes et de leurs pétrodollars »*, dénonce celle pour qui la laïcité est une condition sine qua non du droit des femmes. Fatou Sow s'inscrit en faux contre le féminisme islamique qui, selon elle, *«va chercher dans un texte vieux de quatorze siècles des manières de libérer les femmes aujourd'hui»*.

«En fait, le féminisme islamique a été créé par des femmes qui vivent dans un système où l'islam est une religion d'État et où, si elles veulent se battre, elles ne peuvent le faire qu'à l'intérieur du Coran, comme en Iran ou en Arabie saoudite. C'est une stratégie. »

Fatou Sow se démarque également de certaines sociologues africaines qui, comme la Nigériane Oyeronke Oyewumi, récusent la différence homme/femme, qui serait occidentale et ne correspondrait pas aux catégories sociales opérantes en Afrique. Elle ne croit pas non plus, comme la juriste sénégalaise Fatou Kiné Camara ou l'écrivaine et chercheuse Catherine Acholonu, que la maternité et le matriarcat peuvent être les bases d'un pouvoir féminin africain. *« Le matriarcat n'est pas le pouvoir aux femmes. Ce système dit juste qu'à travers notre fonction utérine nous transmettons le pouvoir et les biens aux hommes, insiste-t-elle. On entend souvent dire en Afrique que le féminisme est une importation occidentale et ne vient pas de nos traditions africaines. Mais je n'en veux pas, de ces valeurs traditionnelles, si elles me réduisent à ma fonction utérine ! Je veux des valeurs africaines que l'on repense pour que nous ayons un projet de société qui nous inclut afin que nous puissions participer au politique, mais en le transformant. Il ne s'agit pas d'être une femme politique comme un homme politique. »*

D'après un article de Senepius, du 30/11/2019

VOILE : NI OBLIGATION RELIGIEUSE, NI INTERDICTION ÉTATIQUE, NI DIEU NI MAÎTRE !

Article publié dans Anarchosyndicalisme ! N° septembre 2004

Une mère juive (rappelons ici que, pour en être une, il n'est pas nécessaire d'être juif ni même d'être une mère – c'est un archétype universel) offre à son fils deux cravates, l'une est rouge, l'autre est bleue. Pour lui faire plaisir, il en porte une le lendemain, mettons la rouge. En le voyant, dépitée, la mère fond en larmes : « J »étais sûre que l'autre ne te plairait pas ». Immanquablement, s'il avait porté la bleue, il aurait droit exactement à la même scène. Face à cette « double contrainte », il ne lui reste plus que deux choix : porter les deux cravates ensemble, c'est-à-dire devenir fou, ou bien n'en porter aucune, c'est-à-dire rompre avec sa mère. Le lien avec les femmes musulmanes ?



Celles-ci sont également soumises à une double contrainte : la religion les somme de porter le voile alors que l'État le leur interdit (à l'école). Pour se libérer d'un de ces pouvoirs, elles sont contraintes de se soumettre à l'autre et réciproquement. Il leur reste alors, tout comme au fils juif, deux possibilités. Soit elles se plient aux deux autorités, donc tentent en même temps de porter et d'ôter leur voile, ce qui est contradictoire donc impossible.

Soit elles refusent simultanément l'obligation et l'interdiction de le porter, ce qui est absurde mais constitue la seule réponse logique au monde absurde dans lequel elles vivent. Ce deuxième choix est aussi contradictoire que le premier mais, ici, la contradiction est dépassable : refuser les deux injonctions revient à rompre avec tous les pouvoirs à la fois, en somme, à entonner encore une fois ce bon vieux « ni dieu, ni maître ».

Enfin, ce ne sont pas seulement les femmes musulmanes qui se retrouvent dans la même situation que le fils qui a reçu les deux cravates, c'est le cas de toutes les personnes, qui, en toute bonne foi, souhaitent prendre une position dans ce débat.

En effet, s'ils se prononcent contre le foulard, ils risquent d'être suspectés d'arrière-pensées racistes. S'ils prennent la position opposée, ils se verront prêter une complicité objective avec les islamistes. C'est la situation classique qui conduit à s'autocensurer de peur que la vérité ne puisse être utilisée par l'adversaire. L'expérience montre combien ce type de démarche aboutit au contraire du résultat recherché. Pendant la guerre froide, les « intellectuels de gauche », sommés de choisir entre les deux blocs (c'est-à-dire entre un capitalisme d'État et un capitalisme de marché) ont opté dans leur majorité pour le bloc soviétique et ont tué ses crimes pour que leur dévoilement ne renforce le camp occidental et pour ne pas « désespérer Billancourt ». Une décennie plus tard, la vérité -malgré leurs efforts- fut connue de tous et le discrédit en rejaillit non seulement sur le bloc de l'Est mais aussi sur l'idée même de Révolution qui fut, depuis, associée à celle de totalitarisme. Seuls, certains osèrent refuser l'ensemble de l'alternative qui leur était imposée et critiquèrent, d'un point de vue révolutionnaire, l'URSS, contribuant à ce que les nouveaux Billancourt puissent encore concevoir quelque espoir.

De la même manière, dans le débat actuel, il est nécessaire de dire la vérité - quel que soit l'avantage que tel ou tel adversaire puisse en tirer à court terme. A long terme, comme chacun le sait, « seule la vérité est révolutionnaire ».

NI DIEU ...

Il se trouve que le voile islamique est à la fois un signe d'appartenance religieuse et une discrimination sexiste. En lui s'opposent les droits de la femme et les « droits » de la religion. Défendre les uns revient à nier les autres. En tant que communistes libertaires, nous défendons sans hésiter les droits de l'individu contre ceux de sa culture. Ici, il sera essentiellement question de l'Islam, puisque le débat actuel porte sur ses pratiques, mais ce qui en sera dit s'applique dans ses grandes lignes sans difficultés aux trois monothéismes (juif, chrétien, musulman, par ordre d'apparition). Ils ont en commun un profond mépris de la femme et une haine de la sexualité. Plus précisément, ils partent d'un double postulat : le désir serait exclusivement masculin et, par ailleurs, il est -sauf exception- coupable. Ils en concluent que, pour réprimer ce désir, il faut réprimer son objet : les femmes. Et pour cela, les occulter. Ainsi la charia impose que les femmes, par une sorte d'apartheid, soient cantonnées dans l'intimité du foyer et, quand elles en sortent, dûment accompagnées par un tuteur, qu'elles soient voilées.

Le ressentiment contre les femmes ne s'exprime pas uniquement ainsi. Il consiste à nier aussi leur plaisir et leur désir. Cette négation, qui s'exprime parfois physiquement par l'excision, signifie symboliquement que les femmes ne peuvent être que l'objet, jamais le sujet du désir. Leur inégalité est donc ainsi fondée. A l'inverse, prêter aux femmes un quelconque désir, aurait dû amener,

symétriquement à voiler les hommes. Et, même sans aller jusque-là, garantir une égalité minimale des sexes, aurait dû conduire à enfermer plutôt les hommes aux besoins si fougueux, si incontrôlables ...

Remarquons que la violence faite aux femmes se double d'une autre violence, d'une moindre intensité, mais aux effets aussi pervers, qui s'exerce sur les hommes. En effet, en voilant la femme, on la désigne du coup, de manière paradoxale, comme exclusivement et intégralement un objet de désir. Objet interdit, donc encore plus désirable. Le voile interdit/suscite l'envie des hommes ; interdit parce qu'il suscite, suscite parce qu'il interdit.

La religion, comme les autres pouvoirs perfectionne ainsi, en pompier-pyromane le contrôle social sur les individus.



En lisant ce qui précède, et vu le débat sur le voile, rendu extrêmement confus, certains soupçonneront une animosité spécifique contre l'Islam, voire même du racisme. Les lignes qui suivent espèrent démontrer non seulement que refuser le voile n'est aucunement raciste mais que le tolérer l'est.

Être raciste signifie reprocher à quelqu'un non ce qu'il fait (exemple : avoir une pratique religieuse donnée) mais ce qu'il est (être né arabe, noir ou blanc). Or, être arabe n'équivaut pas à être musulman. La religion, malgré toutes les pressions qui l'accompagnent, relève du choix. On peut être arabe et chrétien, juif ou athée. Il existe dans l'histoire arabe des penseurs et poètes, nés dans des familles musulmanes, qui ont choisi d'être hérétiques et même blasphématoires à l'instar d'Hallaj (858 – 922) qui affirmait : « Je suis Allah ».²

De plus, si on généralisait cette confusion entre arabe et musulman, nous serions contraints de confondre aussi occidental et chrétien, ce qui est, on ne s'en étonnera pas, la position du Front National. Selon la logique de ce même parti, être pour l'IVG, est une position anti-catholique et donc anti-française.

Subrepticement donc, hésiter à condamner le voile par peur d'être raciste se retourne en une position raciste. En effet, cela présuppose de définir l'identité

² Chahdort Djavann, *Bas les voiles*, Gallimard, 2003

arabe en terme religieux, comme si une « race arabe » existait et qu'elle était génétiquement déterminée à être musulmane. De plus, cela mène à tolérer pour les femmes arabes ce qu'on refuserait pour les femmes occidentales, tout comme si la liberté et l'égalité étaient des valeurs exclusivement occidentales et ne pouvaient être conçues ou revendiquées par les autres civilisations. On rejoint encore une fois les positions dites différentialistes du FN.

Cela dit, distinguer arabe et musulman n'est pas suffisant. En effet, une société n'est qu'un champ de lutte entre plusieurs groupes, idéologies, courants, ... et surtout classes sociales. La considérer comme un bloc homogène serait la réduire au groupe dominant et à son discours et donc, s'en rendre complice. Parler d'identité collective (qu'elle soit arabe ou musulmane) sert à masquer la domination des femmes arabes par les hommes arabes, des ouvriers arabes par les patrons arabes et enfin des arabes agnostiques et athées par les arabes religieux.

Est-il vraiment nécessaire de rappeler que cette même logique s'applique aux autres « identités » (française, chrétienne, juive, occitane, ...) ? Pour nous, la seule identité valable est celle de l'individu. Ce qui signifie que notre rejet de la religion se double d'un rejet de l'État-nation.

... NI MAÎTRE

De nombreuses consciences de « gauche » en accord avec ce qui précède ne verront comme autre moyen de combattre le voile que d'approuver son interdiction par l'État. Ce qui revient à remplacer un maître réactionnaire par un nouveau maître « émancipateur ». Mais, une libération partielle n'est qu'une nouvelle servitude. Il nous reste donc à nous libérer de nos libérateurs, et tout d'abord du mythe d'un pouvoir émancipateur. Cette dernière expression est en effet une contradiction dans les termes : le pouvoir ne peut chercher à émanciper ses sujets sous peine de disparaître. Mais il peut arriver qu'il paraisse rechercher cette fin ; en réalité, il vise alors à se légitimer et se conserver face à d'autres pouvoirs qui rivalisent avec lui. En paraissant combattre l'oppression exercée par ses rivaux, il masque son intention de les éliminer pour se substituer à eux.

Dans l'affaire qui nous occupe, il n'est pas difficile de voir comment l'État, retors, ne cherche pas sincèrement à défendre les femmes ni même la laïcité.

Deux faits d'abord, d'une inégale importance, intervenus dans les mois qui ont précédé le projet d'interdiction du voile à l'école. Tout d'abord, une loi reconnaissant la personnalité juridique de l'embryon a été sur le point d'être adoptée, ce qui aurait pu conduire à une pénalisation de l'IVG. Le pouvoir interdit donc le voile d'une main, et cherche à abolir le droit à l'avortement de l'autre. D'autre part, le « Canard Enchaîné » a révélé, preuves à l'appui, comment

Bernadette Chirac avait écrit à un préfet pour qu'il autorise une religieuse à poser voilée sur la photo de sa carte d'identité.

Autre preuve du mensonge étatique : la République ne « défend » les femmes musulmanes que quand elles sont voilées, pas quand elles sont « simplement » victimes du racisme, de la pauvreté et de l'exploitation, alors que ces dernières injustices expliquent la vogue du voile. En effet, certaines femmes voilées (celles qui ne le sont pas de manière forcée) choisissent le voile comme moyen de protester. C'est le choix paradoxal et désespéré de la servitude comme moyen de libération. C'est aussi un choix largement conditionné par l'État lui-même, qui, s'il voulait combattre sérieusement le voile et donc l'islamisme, aurait dû plutôt que d'intervenir au niveau du symptôme par l'interdiction légale, en combattre la cause, c'est-à-dire l'exclusion sous toutes ses formes.

Seulement, l'État ne fait que feindre de s'opposer à l'intégrisme. En mettant en scène cette opposition et en médiatisant l'islamisme, il le prescrit paradoxalement aux banlieues comme « bon » moyen de révolte (c'est-à-dire le moins dangereux pour lui-même), tout en le maintenant dans certaines limites. Désigner l'islamisme comme une nouvelle théologie de la libération pour les banlieues permet d'éloigner celles-ci de la Révolution sociale qui comporte le désavantage pour les dominants de viser la totalité du système et de rassembler au-delà des différences « ethnique » et religieuse. L'Islam peut alors, comme l'a fait le Christianisme avant lui, servir de force de maintien de l'ordre dans les quartiers pauvres.

De plus, en simulant le combat contre la théologie religieuse, l'État affirme sournoisement son propre caractère théologique. Ainsi, l'école est un « sanctuaire » et les Droits de l'Homme sont « sacrés ». L'aliénation demeure inchangée. Comme n'importe quel autre « opium du peuple », la rhétorique étatique occulte, par ses formules incantatoires, l'injustice de ce monde. Par l'égalité des droits dans une sorte d'au-delà constitutionnel, elle console de l'inégalité qui règne ici-bas.

Par ailleurs, en limitant les pouvoirs de la religion, l'État cherche à étendre les siens : le rapport Stasi sur le voile préconise l'interdiction des signes non seulement religieux mais également politiques. Les auteurs du rapport ont justifié cette disposition par le souci de ne pas paraître offenser l'Islam. En réalité, il s'agit d'un lapsus révélateur de la volonté de puissance étatique.

L'interdiction du voile, justifiée avec des motifs défendables (liberté de la femme), constitue un précédent facilitant l'extension future de cette mesure à d'autres modes d'expression d'opinions indésirables par l'État.

Enfin, remarquons que, si la République se pose actuellement en gardienne de la liberté face à l'obscurantisme religieux, cette situation pourrait un jour

s'inverser. En effet, il est déjà arrivé par le passé que la religion s'autoproclame principale force de résistance face à l'oppression étatique : ce fut par exemple le cas des partisans de Khomeini pendant la tyrannie du Chah d'Iran et aussi celui de l'église sous la dictature du parti communiste en Pologne et en Russie.

La méfiance face à tout pouvoir se proclamant défenseur de nos droits devant donc être de mise. Une dernière précision : nous, communistes libertaires, nous ne nous engageons pas à libérer les femmes voilées. Nous n'avons pas plus l'intention de leur dicter leur conduite. Si nous agissions ainsi, nous leur adresserions une injonction paradoxale : en se libérant, elles nous obéiraient. D'une certaine manière, elles resteraient donc dominées. Leur seul moyen d'affirmer leur liberté, face à notre suggestion, serait alors de demeurer soumises !

En réalité, la libération des femmes musulmanes sera l'œuvre des femmes musulmanes elles-mêmes ou ne sera pas. Par contre, si comme nous l'espérons, cette œuvre d'auto-émancipation a lieu, notre solidarité leur est acquise sans limites. Non par générosité, mais parce que leur affranchissement, loin de se limiter à elles-mêmes, s'étendrait aussi à nous, pour qui il est très difficile de se sentir libre quand d'autres sont asservis. Tout le monde le sait, la liberté individuelle reste imparfaite si elle souffre ne serait-ce que d'une seule exception. « La liberté d'autrui, loin de limiter la mienne, l'étend à l'infini » ...

#Moustapha



LE VOILE, UN INSTRUMENT DE DOMINATION MASCULINE ET D'EXCLUSION DES FEMMES (TAHAR HADDAD)

Si le port du voile est de rigueur dans les villes et certains villages, la femme reste pourtant libre de cette entrave dans les sociétés rurales ; ce qui porte à croire que c'était donc dicté par un sentiment égoïste caché sous un argument religieux, puisque ce rigorisme fait place parfois à une tolérance et même à un certain relâchement lorsqu'il s'agit de problèmes dont nous la discussions sans passion.

Il suffit pour cela de remarquer notre attitude vis-à-vis de l'adultère, elle est aussi indulgente, voire sympathique envers l'homme que sévère, dure même envers la femme. L'homme voit avec répugnance et révolte que des parentes à lui aient des relations sentimentales avec autrui, alors qu'il se permet lui-même d'en avoir avec les femmes et les filles des autres. Voilà dans quelles limites nous abhorrons l'adultère et nous défendons avec acharnement fanatique le port du voile. Seulement nous les hommes, nous n'avons pas l'habitude de nous considérer, de nous juger avec cette franchise brutale pour reconnaître la vérité.

L'un des inconvénients du voile c'est d'être avant tout une séparation entre l'homme et la femme qui les empêche de mieux se connaître en vue du mariage pour mieux connaître leurs penchants, leurs goûts, leur caractère et fonder un foyer heureux. Mais ils sont hélas obligés de se contenter de l'opinion des parents qui agissent le plus souvent contre leurs intérêts et leur convenance, c'est pourquoi le succès du mariage reste subordonné à la chance, au hasard. Nous ne voudrions pas nous étendre sur les cas où il est question de supercheries et de tromperies graves en ce qui concerne l'identité même de la fiancée ; le fiancé dupé, souvent sans famille, n'intente pas un procès pour faux.

Ces incidents, bien que fréquents, avaient rendu les jeunes gens sceptiques, soupçonneux et méfiants. Certains même ont préféré se marier avec une européenne puisqu'ils peuvent faire la connaissance de leur future [épouse] bien que cette fréquentation ne soit pas un moyen sûr d'écartier tous les risques d'insuccès. Néanmoins cette relation préparatoire au mariage ne laisse pas l'avenir uniquement livré aux caprices du hasard et peut en outre créer chez les futurs conjoints une certaine confiance que l'on ne peut éprouver avec nos coutumes.

L'usage du voile a conduit l'Homme à mener une vie quasi secrète et à l'insu des femmes. Dans les cafés, les restaurants, les lieux de spectacles et de jeu, on fait de folles dépenses, alors que souvent à la maison, la femme, les enfants sont privés du nécessaire. Le chef de famille ne leur laisse pour vivre qu'une somme limitée et garde le reste pour l'autre vie qu'il mène à l'extérieur.

Ce qui, sans doute, enhardit l'homme à se prélasser égoïstement dans cette vie large, c'est la situation privilégiée qui lui laisse la condition actuelle de la femme captive, voilée, incapable d'avoir une vue des lieux où s'agitent les pères de famille, où ils glissent vers la débauche, la ruine et la maladie. L'effet de ce comportement de l'homme sur l'esprit de la femme et sur sa conduite n'est pas à démontrer.



Par son droit irréfutable de gérer sa propre fortune, la femme doit jouer un rôle, avoir des activités dans la vie juridique, économique et sociale qu'elle ne peut exercer réellement qu'en connaissance de ses partenaires. C'est ainsi que le port du voile est devenu un véritable handicap dans ce domaine ; d'où une situation bizarre qui facilite des opérations trompeuses et des escroqueries dont elle est victime.

Le prétexte du port du voile la conduit finalement à être écartée complètement de la gestion de sa propre fortune, elle fut condamnée injustement à confier ses intérêts à autrui, à un mandataire de sexe masculin ; nombreux sont les exemples de fortunes impunément dilapidées, car la victime ne sait comment se prendre dans les rouages de la justice.

Les conséquences de l'isolement sur les plans psychiques et moral, les cas de perversité sexuelle sont très répandus sous des aspects différents que les juristes musulmans ont cités et sur lesquels ils ont exprimé leur opinion.

(...) Il ne reste qu'à aller au fond du problème pour trouver des données d'une action constructive, qui lui dispense l'éducation, l'instruction et ses droits dans le domaine juridique.

Il serait inutile d'expliquer les arguments de ceux qui s'attachent à la conservation du voile par souci de protéger les bonnes mœurs. Il faut reconnaître plutôt que la situation exige de nous la sincérité du langage et de l'action. Car il ne s'agit point d'afficher notre personnalité devant le public qui a le droit d'être éclairé et non d'être berné par des paroles.

Pour ma part, je n'éprouve aucune tendance à croire que la solution du problème pourrait se trouver dans la défense du voile, car le voile est aujourd'hui accusé par des arguments si puissants que nul système de défense ne peut infirmer. Il faut reconnaître plutôt que le plus urgent c'est d'unir nos efforts afin de constituer pour la femme un système d'éducation et un programme d'enseignement qui lui assurent une évolution réelle, au lieu de perdre un temps précieux dans des débats stériles.

Tahar HADDAD, « Notre femme, dans la Charia et la société », Tunis, 1930



2019 : Iraniennes manifestants contre le voile obligatoire en mettant leur voile sur un bâton dans des rues passantes

TAHAR HADDAD, PIONNIER DU SYNDICALISME TUNISIEN ET FÉMINISTE SACRILÈGE



Né le 4 décembre 1899 à Tunis dans une famille pauvre originaire du sud tunisien (El Hamma de Gabès), Tahar HADDAD (الطاهر الحداد) est un penseur et un syndicaliste tunisien de premier plan.

Ayant fait des études à l'Université de la Zitouna, l'un des haut-lieu de l'enseignement supérieur islamique, il rejoint à la sortie de ces études à 20 ans le Parti Destour (nationalistes tunisiens) où il était membre de la Commission Propagande, portant la propagande nationaliste dans les centres reculés de la Tunisie.

Le révolutionnaire syndicaliste

Toutefois, il quitte le parti en 1924, les nationalistes du Destour s'intéressant modérément à la question sociale : ils ne voulaient pas remettre en cause le patronat indigène et refusaient la création d'un syndicat tunisien. En effet, conscient de l'exploitation dans laquelle vivaient les ouvriers indigènes tunisiens, tant de la part des patrons colons que des patrons tunisiens, Tahar participe en 1924 avec Mohamed Ali El Hammi et des militants syndicalistes révolutionnaires et communistes à la fondation de l'Association de Coopération Économique ainsi qu'à la création de la Confédération Générale des Travailleurs Tunisiens (CGTT).

A peine créé, le jeune syndicat s'attire les foudres du patronat colonialiste comme du Protectorat qui le frappe durement en inculquant ses principaux animateurs, Mohamed Ali Hammi, Jean-Paul Finidori, Mokhtar Ayari, Mohamed Ghannouchi et Mohmoud Kabadi, de complot contre la sûreté de l'État. Ils sont condamnés au bannissement et exilés. Cette dure épreuve inspire à Haddad son premier livre, *Les ouvriers tunisiens et l'apparition du mouvement syndical*, saisi par la police avant sa mise en vente. Dans ce livre, il défend l'idée d'un syndicat qui soit tout à la fois un creuset des revendications ouvrières pour améliorer les conditions de vie et de travail (augmentation des salaires, meilleurs logement, ...) mais aussi un cadre de solidarité et d'organisation de la production et de la distribution des biens produits, sous forme de sociétés coopératives doublées de mutuelles et de caisses sociales pouvant épauler la classe ouvrière dans sa lutte pour sa subsistance et sa dignité. On retrouve là l'influence syndicaliste révolutionnaire.

Le Féministe sacrilège

Cette épreuve passée, T. Haddad s'engage dans un nouveau combat : la lutte pour l'émancipation de la femme tunisienne. Le terrain est déjà balisé. A la fin des années vingt, Tunis vibre au rythme d'un débat qui n'en finit pas sur le progrès de la femme tunisienne : la scolarisation des filles, le port du voile, le code du statut personnel deviennent, pour ainsi dire, des thèmes récurrents dans la presse de l'époque. Attentif aux courants féministes en vogue en Turquie et en Égypte, les intellectuels tunisiens sont divisés sur la conduite à tenir face à cette question. Et pour cause. Le modèle de l'émancipation de la femme européenne est là, mais pour la majorité d'entre eux c'est un contre-modèle. Sans doute admet-on que l'équilibre de la société est fonction du sort fait aux femmes, mais on n'en continue pas moins de considérer que le progrès de celles-ci doit s'ancrer aux traditions religieuses, ultime rempart contre un monde occidental jugé trop envahissant.

En face des conservateurs, un petit courant féministe, proche de la mouvance socialiste, s'esquisse péniblement à Tunis, mais presque sans femmes. Les rares militantes qui osent défier l'ankylose ambiante sont des Européennes ou des Tunisiennes passées par les écoles françaises. Les nationalistes, eux, affichent une opposition sans nuance à l'émancipation des femmes, jugée trop prématurée. Se démarquant de cette position, Haddad publie, dès 1928, dans le journal destourien *Essawab*, nombre d'articles sur la condition de la femme. Reprenant la problématique de l'évolution de la société, il développe une approche inédite de la question de la femme. En septembre 1930 il publie son deuxième ouvrage : *Notre femme devant la Charî'a et la société*.

L'essai de T. Haddad sur la femme fait date par l'audace de ses propositions innovantes. Une idée-clé guide la trame du livre : l'évolution de la société tunisienne est impossible sans la participation de la femme. Reprenant le débat sur l'évolution de la société, Tahar Haddad en vient à examiner la question de la femme sous l'angle des normes religieuses et des mutations sociales. Affirmant la comptabilité de l'Islam avec le progrès social, il propose une relecture moderniste des textes sacrés. C'est tout un programme.

L'auteur de *Notre femme devant la Charî'a et la société* plaide pour la levée des discriminations à l'égard des femmes, dénonce la répudiation, appelle à l'égalité des hommes et des femmes en matière d'héritage, demande la reconnaissance des droits des femmes à l'exercice de tous les métiers y compris les charges judiciaires. C'en est trop pour les Oulémas de la Zitouna.

Manifestement Tahar Haddad est un auteur qui dérange. Son livre fait scandale tant dans le milieu politique tunisien - officiels du Bey (le Sultan tunisien), riches colons français (les « prépondérants »), militants nationalistes du

parti Destour - qu'auprès des érudits de la grande Mosquée de la Zitouna.

Un conseil supérieur religieux, présidé par Cheikh al Islam, se réunit illico presto pour statuer sur son cas. Considéré comme subversif, le livre de Tahar Haddad est désigné à la vindicte publique. Son auteur, accusé de sacrilège, est condamné au retrait de son titre universitaire et empêché d'exercer le notariat Ne pouvant plus exercer son métier, empêché de passer l'examen qui devait lui assurer une promotion professionnelle, cela revenait à le condamner à mort socialement L'excommunication de Haddad (Takfir) est ouverte : la quasi-totalité des journaux tunisiens, le vieux Destour, et notamment son directeur, Moheddine Klibi, et même les intellectuels formés dans les universités françaises, tels que Tahar Sfar et Mahmoud Matri, adoptant, certes, un discours plus nuancé, se jettent dans la mêlée et condamnent vigoureusement le livre. Habib Bourguiba, lui, se mure dans un silence prudent, même si il s'opposa par la suite aux campagnes contre le voile car il considérait que cela ébrancherait le sentiment d'appartenance nationale, et donc s'opposait à la lutte anticoloniale.

Seuls quelques rares esprits libres, amis intimes et quelques esprits éclairés de la gauche française qui se comptaient sur les doigts d'une main, le soutinrent sans faille, sans toutefois parvenir à endiguer le mouvement de rejet contre lui. Son esprit moderniste lui coûta dénigrement, réclusion et ostracisme des conservateurs et de ses propres amis politiques. Son isolement social le poussa à partir en exil. Il mourra de la tuberculose, seul et dans une extrême pauvreté, le 7 décembre 1935, à 36 ans.

Son apport à la réflexion sur la question féminine n'est pas oublié, mais il a fallu attendre un quart de siècle pour que son héritage intellectuel soit enfin reconnu par la Tunisie indépendante.

Plus de 80 ans plus tard, les milieux réactionnaires continuent à lui vouer une hostilité infinie : en mai 2012, en pleine et période de confrontation politique en Tunisie, la presse révéla que sa tombe avait été profanée. Puis en 2015, sa statue fut dégradée à El Hamma à Gabes, vraisemblablement par des islamistes.

(D'après plusieurs textes dont celui de Nouredine Dougui, universitaire paru en 2015 sur le site internet « Leaders Tunisie »)

TRADITION

(ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE, 1934)

Tradition : n. f. (du latin traditio, action de transmettre)

Idées, croyances, sentiments, façons d'agir et de se comporter peuvent se transmettre d'un individu à l'autre, comme aussi de génération en génération. La parole, l'écriture, l'art sous toutes ses formes, l'instruction et l'éducation, la contrainte exercée sur leurs membres par les collectivités, l'imitation inconsciente ou volontaire contribuent à cette transmission qui, bien comprise, permettrait à l'espèce humaine d'accroître indéfiniment ses richesses intellectuelles et son savoir-faire. Nul progrès ne serait possible, si chaque inventeur ne bénéficiait des découvertes faites par ses prédécesseurs, si chaque génération ne recevait un bagage déjà lourd des générations précédentes. Grâce à la tradition, « l'humanité peut être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ».

Mais cette mémoire collective est dépourvue du pouvoir créateur qui permet à notre espèce de dépasser sans cesse le présent ; elle se borne, comme la mémoire individuelle, d'enregistrer des faits ou des attitudes, sans intervenir pour les modifier. Si elle consacre les conquêtes de l'esprit, en le dispensant de recommencer constamment les mêmes opérations ou les mêmes actes, elle n'est pas le primitif artisan de ces conquêtes. Sans le contrepoids d'une volonté hardie et d'un continuel besoin de nouveauté, elle immobiliserait les peuples comme les individus dans une routine rapidement mortelle. Fort utile, indispensable même à titre de servante, elle sombre dans un automatisme irréfléchi, dans une banalité stupide et machinale, dès qu'elle règne en maîtresse. Essentiellement conservatrice par nature, la tradition vaut seulement comme tremplin pour des envols plus audacieux. Sous peine d'entraver fâcheusement la marche en avant de l'humanité, elle ne doit en aucune manière abolir l'esprit d'initiative et le goût de l'effort.

En aucun cas, la tradition ne saurait donc être érigée en suprême règle du savoir ou de l'action, ainsi que le prétendent de trop nombreux contemporains. Dépourvue des incomparables mérites, des mystérieuses vertus que lui accordent de pseudo-philosophes et des écrivains charlatans, elle a besoin d'être soumise au contrôle de l'expérience et de la raison. Une erreur ne se transforme point en vérité du fait qu'elle a cours depuis très longtemps ; une institution injuste, un préjugé inhumain ne cessent pas d'être condamnables en devenant millénaires. La valeur intrinsèque d'un acte ou d'une idée reste indépendante et de son lieu d'origine et de la date de naissance. Certaines pratiques barbares, en honneur chez les sauvages, remontent probablement à l'époque préhistorique ; et les plus cruelles habitudes

des Hindous et des Chinois sont bien antérieures à l'ère chrétienne. Elles n'en sont pas moins absurdes et dangereuses, la répétition ne pouvant suffire à légitimer un acte inique en soi ou déraisonnable.

Les apologistes des anciennes coutumes, les thuriféraires patentés du bon vieux temps se bornent d'ailleurs, dans l'ensemble, à prôner la Tradition, avec la stupide ingénuité du dévot qui adore sans chercher à comprendre. A tout propos et hors de propos, ils répètent ce grand mot sonore dont ils seraient incapables de préciser la vraie signification. Quelques penseurs, s'appuyant sur les chimères de la théologie, ont voulu en faire le canal essentiel d'une primitive et divine révélation ; en parlant du traditionalisme, nous noterons l'échec complet de leur tentative. Du point de vue rationnel et scientifique, la tradition n'est qu'un instrument trop souvent infidèle qui permet à la pensée réfléchie de fixer, dans la mémoire collective d'un groupe, les résultats de ses investigations. En faire une divinité dont les oracles infaillibles tranchent toutes les difficultés, c'est méconnaître complètement et sa vraie nature et les étroites limites de ses possibilités.

Chez les catholiques, la tradition joue un rôle de premier ordre. Papes et conciles l'invoquent à l'appui de leurs dires, quand ils ne trouvent rien dans la Bible qui légitime leurs élucubrations. Elle renferme le dépôt de la révélation au même titre que les Livres Saints, assurent les théologiens de Rome. L'Évangile ne contient pas une phrase permettant de justifier la croyance à la virginité de Marie, à sa conception immaculée, à l'existence du purgatoire et à beaucoup d'autres dogmes ; mais une tradition remontant jusqu'aux apôtres servirait de base, paraît-il, à ces pieuses affirmations de la foi catholique. Et comme des érudits déclarent, avec preuves à l'appui, que les premiers chrétiens ignoraient totalement la plupart de ces dogmes, on parle d'une tradition purement orale, n'ayant laissé aucune trace écrite durant de très longs siècles. Moyen peu honnête mais fort commode d'esquiver les innombrables objections faites par les historiens sérieux. Avec une tradition aussi fuyante, aussi instable, le pape a beau jeu pour décréter n'importe quel dogme pouvant favoriser son prestige ou ses finances. Aux formules d'autorité le protestantisme a préféré le principe du libre examen et c'est aux seuls textes inspirés qu'il demande de nourrir sa foi.

Dans maintes loges, la tradition maçonnique est aussi l'objet d'un respect superstitieux. Cette tradition n'implique d'ailleurs aucune continuité au point de vue soit politique, soit anticlérique, soit philosophique. En France, la franc-maçonnerie s'est ralliée successivement à Napoléon Ier, à Louis XVIII et à Charles X, à Louis-Philippe, à la République de 1848, au second Empire, à la troisième République pendant le seul XIXème siècle. Son anticléricisme ne date que des derniers lustres de ce même XIXème siècle ; il lui valut, à bon droit, de profondes sympathies de la part des esprits indépendants ; ce fut, pour cette association, une

période glorieuse. Mais cet anticléricalisme disparut dès 1914 ; il faut la mauvaise foi des théologiens catholiques pour ne pas reconnaître que la franc-maçonnerie est aujourd'hui l'alliée des religions plus que leur ennemie. Joseph de Maistre, qui fut un haut dignitaire de la franc-maçonnerie au début du XIXème siècle, aurait sa place toute marquée dans certaines loges du XXème. Au point de vue philosophique, nous constatons de même de perpétuelles variations ; une vague religiosité, un spiritualisme assez imprécis, voilà ce que l'on retrouve le plus habituellement. Par contre, la tradition maçonnique transmet avec un soin jaloux les rites et les symboles qui intriguèrent si longtemps les profanes. Dans un groupement ne disposant ni d'un plan d'ensemble, ni d'un credo uniforme, formules et signes traditionnels ont, en effet, l'avantage d'assurer une certaine continuité.

Aussi bien à gauche qu'à droite, les aigrefins de la politique invoquent très volontiers la tradition. Nos radicaux parlent des jacobins et de 1793 ; ces avortons pourris, ces courtiers marrons du parlementarisme se donnent des allures de Conventionnels, afin de mieux tromper les gogos. Mais leur énergie ne s'exerce que contre les travailleurs ; à l'égard des banquiers, des généraux réactionnaires, des cléricaux influents, ils sont d'une platitude qui écœurerait un Robespierre. Ce ne sont pas des jacobins, ce sont des comédiens, et de mauvais comédiens seulement. Quant à la tradition royaliste, invoquée chaque jour par l'Action Française, elle inspire un insurmontable dégoût à quiconque étudie avec impartialité l'histoire des Capétiens. Des lubriques sanguinaires, des crétiens orgueilleux, de véritables monstres au point de vue moral et humain, voilà ce que furent généralement les anciens rois. Et leurs modernes rejetons, héritiers des tares ancestrales, sont la proie d'instincts sadiques. Sous des habits rutilants ils cachent un corps usé par de précoces débauches, ou miné par les maladies que leur léguèrent de glorieux ancêtres. Aujourd'hui comme autrefois, la plupart des trônes sont occupés par de vrais fumiers ambulants. Ne soyons pas surpris qu'une tradition de ce genre soulève l'enthousiasme de Maurras et de Léon Daudet.

Pour comprendre à quels méfaits conduit le culte de la tradition, rappelons, en terminant, l'exemple de l'ancienne Chine. Totalement subordonné au sentiment de solidarité qui le rattachait à sa famille et à ses ancêtres, le Chinois rejetait comme sacrilèges toute innovation et tout progrès. Télégraphe, chemin de fer, etc... n'étaient que des inventions diaboliques puisque ses aïeux ne les connaissaient pas. La routine régnait sans contrepoids dans le Céleste Empire. Or, ces belles maximes ont valu au peuple chinois des malheurs et des souffrances qui le font plaindre par le reste du globe. Mais ceux qui prônent, chez nous, les bienfaits de la tradition oublient toujours de nous parler de la Chine.

L. BARBEDETTE



La coutume des pieds bandés fut pratiquée en Chine du Xe au début du XXe siècle sur les filles et jeunes femmes issues des classes sociales favorisées dans un premier temps, avant de s'étendre à une part plus large de la société chinoise.

Zhu Xi (1130-1200), alors magistrat dans la province du Fujian, voyait dans le bandage des pieds, outre un moyen de préserver la chasteté féminine, « un moyen de répandre la culture chinoise et d'enseigner la séparation entre l'homme et la femme. »

Après plusieurs vaines interdictions, à la fin du XIXe siècle, la pratique est interdite en 1912 après la proclamation de la première république, et réellement éliminée au début des années 1950.



Affiche du Groupe Anarchiste Chinois de Paris (1902) appelant au rejet de tous les dogmes et toutes les traditions, pour le rajeunissement de la Chine.

PATRIARCAT ET TRADITION

Extrait d'un communiqué de la Fédération Anarchiste du 08-11-2004 sur « le Sexisme, une violence quotidienne »

Dans le monde entier, bien qu'à des échelles différentes et sous des formes très diverses, les femmes vivent une oppression spécifique liée au seul fait d'être femmes. Cette situation résulte d'un système social archaïque et pourtant encore en vigueur qui organise la domination politique, économique, culturelle, sexuelle et sociale des hommes sur les femmes : le patriarcat. Initialement défini comme un régime social dans lequel le pouvoir est transmis de père en fils et où l'autorité du père est prépondérante dans la famille, le patriarcat se manifeste à travers les rapports entre individus d'une société par des pratiques de domination légitimées dont le but est de soumettre les femmes. Le patriarcat est omniprésent, il impose son ordre et ses normes.

Les actes de violence à l'encontre des femmes sont des conséquences de l'inégalité liée au patriarcat. Ces violences sont multiformes : coups, sévices sexuels, mutilations génitales, mariages forcés, menaces, chantages, violences domestiques, incestes, harcèlements sexuels et moraux, exploitation et marchandisation des corps (publicité, prostitution, pornographie), contraception interdite, inaccessible ou imposée, stérilisations et IVG forcées, meurtres.

On retrouve aussi ses conséquences dans les infanticides perpétrés dans certains pays où il est considéré comme une vraie malédiction d'avoir un enfant de sexe féminin. Dans d'autres pays, pour exercer un contrôle terrifiant sur le corps des femmes, on pratique l'infibulation et/ou l'ablation du clitoris qui a pour conséquence de rendre extrêmement douloureux tout rapport sexuel pour les femmes.

Les [traditions et les] lois religieuses dépossèdent les femmes d'elles-mêmes : elles imposent selon les religions, de se voiler, de rester vierge, de ne pas avorter, de ne pas avoir de rapports sexuels extra-conjugaux, elles condamnent de manière permanente l'IVG et la contraception, justifient la lapidation des femmes adultères, ou imposent la charia interdisant toutes pratiques culturelles, toutes relations affectives en public, toute vie sociale et politique. Le voile islamique (comme la mantille ou le chapeau il n'y a pas si longtemps dans les églises catholiques) est utilisé comme objet symbolique de la soumission des femmes ; l'excision, comme mutilation définitive, en est l'expression la plus irréversible et la plus violente.

Fédération anarchiste

DE LA GRÈVE DES VENTRES AU MLF, LA LUTTE CONTRE LE RÔLE TRADITIONNEL ASSIGNÉ À LA FEMME

Depuis le nuit des temps, la tradition assignent aux femmes le rôles de mères et d'esclave domestique.



A la fin du XIXe siècle et du début du XXe, des anarchistes comme Emma Goldman, Louise Michel et Voltairine de Cleyre firent entrer la lutte pour l'émancipation des femmes dans le socle idéologique anarchiste. L'Humanité ne pouvait être libre si la moitié persistait dans l'esclavage non pas salarial ou politique, mais domestique, imposé par le poids des traditions qui voulait que la

femme devait être vertueuse, c'est à dire cloîtrée dans sa maison avec de nombreux enfants, au service domestique de son mari à qui elle devait une obéissance aveugle et silencieuse.

Elles s'attaquèrent à toutes les institutions sociales qui constituent le socle des traditions familiales : mariage³, éducation, rôle des genres, et aussi la natalité.

Les anarchistes, femmes et hommes, furent ainsi à la pointe de la lutte pour le droit à la contraception qui était interdit et même passible de peine de mort pour l'avortement. Le procès des « stérilisateurs de bordeaux », en 1935, contre le réseau des anarchistes bordelais qui pratiquait des vasectomies volontaires, marqua les esprits de l'époque d'avant-guerre⁴.



3 Emma Goldman argumentait que «le mariage c'est premièrement un arrangement économique... [la femme] le paie avec son nom, sa vie privée, son estime de soi, toute sa vie ».

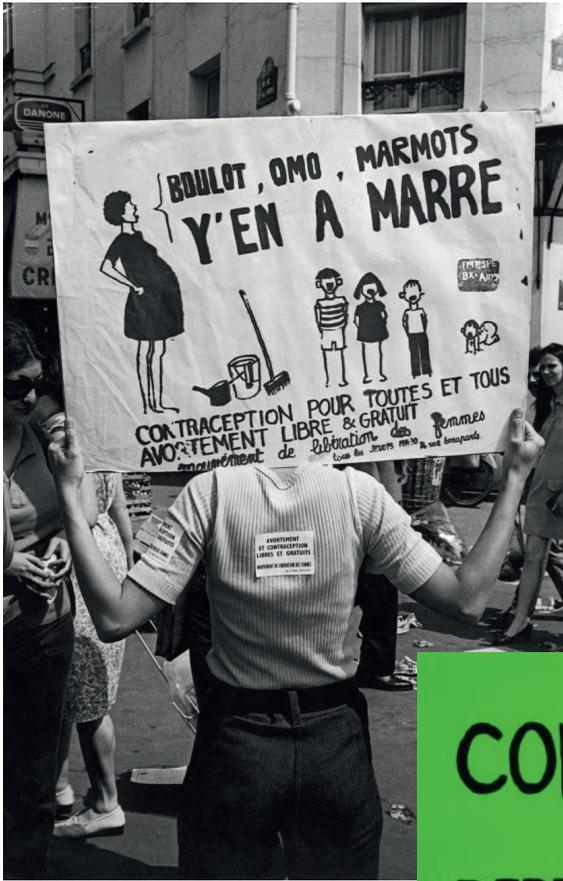
4 Lire notre brochure *Les anarchosyndicalistes et la vasectomie dans les années 1930, réseaux internationaux, pratiques et débats* ; <http://cnt-ait.info/2021/04/05/vasectomie-1930/>

Dans les années 60 et 70 apparaît le MLF, mouvement de libération des femmes, mouvement féministe autonome et non-mixte qui revendique la libre disposition du corps des femmes, remet en question la société patriarcale. Il est né dans le sillage du *Women's Lib* américain, des événements de mai 1968, des luttes pour le droit à la contraception et à l'avortement amorcées par le *Planning familial* en France, de toutes les luttes contre les différentes formes d'oppressions et de misogynie, et des revendications à l'égalité de tous les droits, moraux, sexuels, juridiques, économiques, symboliques.

Remettant en cause les formes de militantisme traditionnel marxiste / léniniste, il puise ses modes d'action dans le répertoire libertaire (assemblées générales, petits groupes décentralisés, actions extra-parlementaires), dans sa lutte pour changer les stéréotypes traditionnels et exiger l'émancipation des femmes, leur égalité avec les hommes (salariale notamment) ainsi que la lutte contre le « lapinisme », pour une maîtrise par la femme de sa procréation libre et volontaire et une sexualité découpée de la fonction reproductive..

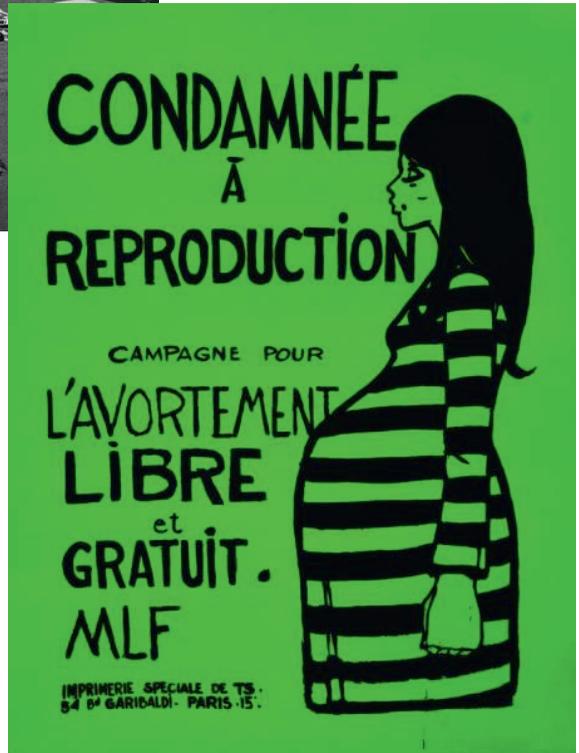


« L'usine est aux ouvriers, l'utérus est aux femmes, la production de vivant nous appartient », MLF « politique et psychanalyse » Manifestation femmes à Paris, 6 octobre 1979 pour le droit à l'avortement libre et gratuit



Boulot,
 Omo [marque de lessive],
 Marmots,
 Y'EN A MARRE !

Contraception pour toutes et tous,
 Avortement libre et gratuit



Condamnée à reproduction

Campagne pour l'avortement
 LIBRE et GRATUIT

MLF

Les traditions
oppriment les femmes ...
Révolution libertaire !



TRADICIOJ PREMAS VIRINOJN

التقاليد هي قمع النساء - مسורות מדכאות נשים - سنّت ها، زنان را سرکوب می کنند۔

ঐতিহ্য নারী নিপীড়ন করছে - Tradisyonên amûrên djiberiya jinê ye -
Gelenekler Kadınları Eziyor - Traditions oppress women - 传统压迫妇女 -

Las tradiciones oprimen a las mujeres - Традиции угнетают женщин -

Tradițiile oprima femeile - Les traditions oppriment les femmes -

Le tradizioni opprimono le donne - As tradições oprimem as mulheres -

Tradisi bersifat menindas bagi perempuan – Tradycje uciskają kobiety

cnt-AIT

contact@cnt-ait.info

LES TRADITIONS OPPRIMENT LES FEMMES !

Une société qui se base sur l'exploitation de l'humain a besoin d'un ordre sexuel rigoureux. Réaction, statu quo, évolution, révolution,... la condition des femmes dans une société est un élément fondamental de l'analyse du contexte politique ; et cette condition est inséparable du poids qui est donné dans la collectivité aux traditions et religions.



ÉDITIONS

